

LE JOURNAL DE GUIGNOL

« Qui s'y frotte s'y cogne ! »

RÉPUBLICAINE, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSENT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS

chez Mme Veuve MELIN

Rue Quatre-Chapeaux Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION

LYON. — Rue Cavenne, 20. — LYON

AVIS. — La Direction du Journal de Guignol décline toute responsabilité de correspondances n'émanant pas d'elle et sans le timbre du journal. De même elle ne tiendra compte des communications qui ne seront pas adressées exclusivement au bureau du journal, 20, rue Cavenne, à Lyon.

ABONNEMENTS : 7 fr. par an. (Prix unique)

Les Annonces
sont exclu-
sivement reçues

AGENCE CENTRALE de PUBLICITÉ
7, rue Quatre-Chapeaux
ou au Bureau du Journal

CHEZ LES ABYSSINS



LE BERSAGLIER. — Apercevez-vous les Choans, Milord ?

MILORD. — Ao ! no, je regarde si il y a des fiousils Lebel.

LE BERSAGLIER (en français). — Sacré tonnerre, allez-vous me ficher la

paix avec vos Lebel,.... c'est bon à dire à Rome..., mais ici (en patois lyonnais) pas de gognandises hein !

MILORD. — Des gognandises, ao no ! Mais je vais écrire que c'est le mo-



Chez les Abyssins

GUIGNOL. — Ah ! la, ouf, mes pauvres belins, nous arrivons tout droit de Rome avec Gnafron, par rapport à z'un héritage qu'il a fait ces temps derniers. Je sais tant pus seulement comment diable on esse pas t'en charpie. Sans ma trique et un paquet de tabac à priser, on était frits, Gnafron z'et moi.

GNAFRON. — Ah ! ma foi, j'ai ben cru que l'héritage serait pas pour note museau. Mais explique donc la chose, te vitre ben que les lequeteurs z'y comprennent rien.

GUIGNOL. — V'là ça que c'est. Y a l'ancienne pipelette à Gnafron, la mère Planichon qu'esse sensément défunté la veille du premier de l'an, juste le jour de la fête de son défunt mari, la Saint-Sylvestre. Gnafron avait z'eu tout le temps qu'il avait z'habitassé la cambuse tout plein de ménagements avec elle ; c'est lui qu'allait charcher et que rapportait le mou pour son chat ; quand elle avait ses rhumatisses, y l'y balyait ses escaliers, lui portait le journal, lui z'y fesait sa tasse de thé, lui...

GNAFRON. — T'arrêteras-tu ? ganache, j'y ai fait ça que j'ai voulu ça z'arrégarder parsonne.

GUIGNOL. — Turellement, mais c'est z'à seule fin que tout un chacun pusse comprendre l'apologue. Enfin finalement, il était jusqu'au cotivet dans ses petits papiers. (Chantant) :

Ayez toujours du papier dans vos poches...

GNAFRON. — Oh ! que te m'emmielles, que te me la z'agace, nom d'un tire-jus.

GUIGNOL. — Allons, allons, j'arrive au terme.

GNAFRON. — Quel terme, je l'ai pas t'encore payé.

GUIGNOL. — Pas quila du proprio, celui de la narrance ; où donc que j'en étais ? ah ! quand t'étais dans ses pape-lards. V'là t'y pas que la mère Planichon se met à crevogner. Y avait parsonne, Gnafron avait z'eu son dernier soupir, c'est lui que lui z'y a farmé les chassiss. Comme y avait pas un chat pour la faire enterrer, il a fait z'une quête dans la maison et le quarquier. Dans la maison y a t'aeu seize sous, et quarante-trois francs nonante dans le quarquier, on l'a enterré, Gnafron suivait tout seul le convoi — après, la police esse venue, on a fouillé partout, et v'là t'y pas que dans un vieux pot de beurre, on trouve z'un testarment qu'instituait Gna-

fron légataire uniservel, de la somme de neuf cents vingt-trois francs sepetante-quinze centimes, moyennant qu'il adopterait le chat et les serins de la pipelette, et qu'il irait embrasser la mule du St-Père à Rome.

GNAFRON. — Sans quoi, pas de mule pas de galette. Aussi nous ont t'été embrasser la mule, et ça z'a pas t'été sans peine, même qu'on a failli pas mal trinquer.

GUIGNOL. — Je te crois ; faut vous dire, mes agneaux, qu'on avait pas l'habitude, moi et Gnafron, d'embrasser les ripatons de gones comme ça, et surtout Gnafron que demande en arrivant à Rome, ousque logeaient les écuries du pape.

GNAFRON. — Turellement je voulais vitrer la mule du pape, prendre de ren-seignures, savoir si elle se laissait z'approchasser facilement, aussi les palfreniers et toute la cléricaille que soignent les chevaux et mules de sa sainteté nous ont reçu comme de chiens crottés, et sans Chignol on serait potêtre au bloc.

GUIGNOL. — Et oui, je leur z'y ai dit que nous étions délégué vers le pape par des âmes pieuses et que nous apportions le denier de St-Pierre. L'effet z'a été fardoyant, médiatement on nous a fait de grandes salutations à ciel ouvert, nous ont traversé de salles toutes plus propres les unes que les autres, nous ont vu de saints tous plus saints les uns que les autres, t'cetera, bref, nous arrivons vers le St-Père. Y nous demande doucement qui on était d'où qu'on venait. Quand il a su qu'on était de Lyon, et que c'était moi Guignol, y m'a fait peter la miaille à la pincette, si tellement fort, que depuis ce jour-là j'ai le naz un peu plus canard qu'avant, ma parole ! On lui z'y a dit qu'on venait accomplir un vœu, et qu'y fallait qu'on renifle ses ripatons. Y s'y est mis de bonne grâce, et nous a fait embrasser ses grollons des dimanches parce que c'était nous. On l'a bien remercié, il a mis sa pataraphe en bas d'un papelare, où c'était z'écrit pour faire vitrer en France en vue du testament, et nous sont sortis. Comme on sortait y a z'un sacristain que nous a tendu un plat. Colle z'y ta pièce du pape que je dis à Gnafron, faut que ça qu'appartient à autruies retourne aux truiies comme dit le proverbe. Après ça on on sort dans les rues et on arreluque les gones que courent comme de z'im-b'ciles en s'interrogeant mutuellement.

Comme y fesait une chaudière super-cocantieuse, j'avise un troquet, ousque nous vont moi z'et Gnafron teter z'une goutte ; c'était temps, j'avais la pipie. Là y avait z'un tas de macaronis de toutes les couleurs en train de discut-tasser autour d'une table, et y fessaient un boucan à s'en casser les osselets des ireilles. J'ai cru comprendre qu'ils parlaient de la guerre avec le Négus Melonic et qu'y n'avaient pas l'air contents du tout. Quand le patron eut viendu nous sarvir fallait ben qu'y soye malin, il a reconnu à notre accent Yonnais qu'on était de France, et médiatement il a chuchotté bas aux macaronis de la table.

Aussitôt y se sont mis à jaboter en Français. Ces tas de canailles qu'y disaient en parlant de nous, y z'envoient

des fusils aux Choans, si nous recevons des frottées carabinées c'est grâce t'a eusses, tous les officiers de la bas sont de Français. Mort aux Français à bas les Français.

Ma foi j'ai plus pu me tiendre tranquille, et je me lève malgré que Gnafron me tirait par mon panaire en me disant de rester patienter.

GNAFRON. — Y a rien à gagner avec des gones qui jouent du couteau comme moi du tire pied.

GUIGNOL. — Je savais ben ça que je fesais, je saute sur une chaise, et je leur z'y dit que tout ça qu'y disaient c'était de z'infamies, que c'était leur Ministre que leur z'y montait le cou de douze crans, pour qu'on fasse un emprunt et qu'on fisse la guerre à outrance. Que tout ça c'était cousu avec du fil blanc, et que c'était de pure colle.

Y voulaient rien savoir, et ma foi, y sortent leurs couteaux et veulent nous cerner. Oh ! alorsse, mes belins, je fais un moulinet, puis deusse, puis troisse, et en moins de temps qu'y n'y en faut pour z'y dire, tout le monde était par terre, l'un, la ganache dépontelée, l'autre, un œil au beurre noir, t'cetera. Là-dessus, on se tire des flûtes, je vous dis que ça. On nous court après ; on s'en-sauve de pus belle. Bref, on se cache dans une allée de traboule, et on s'en tire comme ça. Une heure après on prend le train, et en route pour notre patelin. Dans le train y avait quatre Français avec lesquels on fit connaissance, et parmi eux un peintre et un sculpteur, (y a pas de sot méquier), y avait z'aussi deux italboches. On raconte ça qu'étais z'arrivé, et tout le monde rigolait. Les Macaronis rigolait jaune de leur côté, et m'arreluquant avec de z'œils tout chose. Mais on était z'en nombre, et ces penauds-là s'y frottent pas. Enfin nous entrons z'en France, et c'est pas trop tôt, et nous sont z'à Lyon, ça que vaut z'encore mieux. Pas vrai, ma vieille ?

GNAFRON. — Fatement, et nous vons pouvoir toucher le montant de l'héritage : de quoi faire la noce au moins pendant deux ans et un jour.

GUIGNOL. — N'empêche pas qu'avec leurs z'idées andouillardes la moitié des italboches nous arreluque de traviole et l'autre moitié est emmiellée. On leur z'y fait croire que la vessie du ministre esse une lanterne, et y z'y croient ; on leur z'y dirait que le macaroni esse un tube à téléphone qu'y couperaient dans le pont. Pendant ce temps l'Angle-terre les arreluque se flanquer une tri-potée et se frotte les mains de contentement sans qu'elle s'en mêlasse. Malgré cela, n'empêche pas qu'y reçoivent à Makallé et à Amba-Allaghi de rudes frottées et de z'affronts supercoquanchi-cards dont y z'ont le droit d'être fiers et mettent toute leur confiance dans leur grrrand ministre et dans leur général en chef. En attendant Merlanic, va se faire sacrer roi par tous les rats de l'endroit.

GNAFRON. — Les Rass et non pas les rats.

GUIGNOL. — Rass, rats, je m'enfi che, et y cherchent à emprunter partout ou y peuvent.

GNAFRON. — Pas de radis et des frot-tées, c'est raide ma vieille.

GUIGNOL. — C'est que nous sommes pus t'aveque eusses, et sans nous les Italboches valent pas deux sous de me-lette.

GNAFRON. — Y devaient s'en souvien-dre.

GUIGNOL. — La loyauté et la mémoire leur z'y manque totalement.

GNAFRON. — Aussi tant pis pour eusses, en attendant, vons faire la noce et fichons-nous de leurs manigances, comme de note darnière chemise, pas vrai ?

GUIGNOL. — T'as raison, viens licher et pensons pus à tout ça ; allons vous faites pas priver, viendez z'aveque nous les gones, es criions tous en chœur les uns après les autres : Vive la mère Planichon.

JEAN GUIGNOL.

COUPS DE GRIFFES

On vient de « bazarder » à vil prix — comme leur propriétaire — les meubles, tableaux et objets d'art ayant appartenu à M. Rosenthal, dit Jacques Saint-Cère.

« Il faut citer, parmi les raretés de cette vente, l'ancien encrier du général Boulanger — un bloc de cristal entouré d'une branche de noisetier en bronze — adjugé pour 14 francs à M. Chincholles, pour M. Jacques Saint-Cère, à la vente après décès du suicidé d'Iselles. »

Convenons que ce bibelot « historique » ne pouvait tomber en de plus dignes mains !

Les choses, ainsi que les gens, ont leur destinée ; et point n'est besoin d'être fataliste comme les Orientaux, pour tremper une plume dans cet encrier et en tracer le sort inéluctable : « C'était écrit ! »

Il en est de même de certain ouvrage de la bibliothèque du dit Rosenthal « Le BUT DE MA VIE » par le louche confesseur de la néfaste Espagnole accouplée au triste sire Napoléodieux le fameux monsignor Bauer, oncle de Jacques-Saint-Cère. — Il porte la dédicace suivante :

« Le prêtre a déposé sa robe, mais l'oncle a gardé son cœur, qui ne change jamais pour la nièce aimée et le neveu Jacques-Armand »

Si le neveu de son oncle tenait, plus tard, à reconstituer ce souvenir — vendu aux enchères — rien ne lui serait plus facile que d'en rétablir le titre « Le But de ma vie » au dessus d'une gravure, ou d'une vue quelconque de la prison de Mazas, avec le groupe sympathique de ses autres hôtes actuels : de Cesti, Dupas, de Ciry, Poidebard de Labryère, Poissonnier des Perrières, etc. ; Qui se ressemble, s'assemble !

SÉBASTIEN GRIFFE.

Nos Théâtres

GRAND-THÉÂTRE

Avec le départ de Mlle Simonnet et de M. Engel, les représentations du *Rêve* ont été interrompues. Je crois même que sans cette circonstance, l'ouvrage de M. Bruneau, malgré le gros appoint des noms artistiques de ses deux créateurs des rôles d'Angelique et de Lucien et le talent que notre éminent baryton, M. Beyle, a mis au service de l'évêque Jean

Feuilleton du Journal de Guignol (5)

MANON LESCAUT

PAR L'ABBÉ PRÉVOST

Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre, mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais à cette assurance générale qui ne pouvait être d'un grand secours pour elle et pour moi.

Son vieil argus étant venu nous rejoindre, mes espérances allaient échouer si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien.

Je fus surpris à l'arrivée de son conducteur qu'elle m'appelait son cousin, et que, sans paraître déconcertée le moins du monde, elle me dit que, puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, qu'elle remettrait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi.

J'entrais fort bien dans le sens de cette ruse : je lui proposai de se loger dans une hôtellerie dont le maître, qui s'était établi à Amiens, après avoir été longtemps cocher de mon père, était dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène, me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu notre entretien. Il était demeuré à se promener dans la cour pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutais sa sagesse, je me défilai de lui par une commission dont je le priai de se charger.

Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir seul la souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais eu idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix, et qui ne s'exprimait que par mes yeux.

Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut

fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable et qu'elle serait ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étais, et cette connaissance augmenta son affection ; parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouvait flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenîmes des moyens d'être l'un à l'autre.

Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conducteur, qui était homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique.

Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge avant qu'il ne fût éveillé ; que nous nous déroberions secrètement et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant.

J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes ; elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme ne finirait jamais, et nous ne comptâmes pas

moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en avais ressentie, je me retirai pour exécuter notre projet.

Mes arrangements furent d'autant plus faciles, qu'ayant eu dessin de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage était déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, et à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui était le temps où les portes de la ville devaient être ouvertes ; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiais point et qui faillit à rompre entièrement mon projet.

Tiberge, quoique âgé seulement de trois ans de plus que moi, était un garçon d'un sens sûr et d'une conduite fort réglée. Il m'aimait avec une tendresse extraordinaire. La vue d'une aussi jolie fille que mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, et le soin que j'avais eu de me défaire de lui en l'éloignant lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avait osé revenir à l'auberge où il m'avait laissé, de peur de m'offenser par son retour ; mais il était allé m'attendre en mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. (A suivre).

d'Hauteceur, je crois même, dis-je, que M. Vincentini l'aurait retiré de la scène, en raison du peu d'ascendant qu'il a exercé sur le public Lyonnais.

Les adieux de Mlle Simonnet ont été fêtés comme il convenait. Les admirateurs de cette belle artiste l'ont chaleureusement applaudie et rappelée après chaque acte de la dernière représentation du *Rêve*.

Pour les représentations de Mlle Bourgeois, de l'Opéra, la direction a repris *Loheingrin*, avec Mlle Janssen, MM. Vergnet, Beyle et Verin, tous artistes choyés de nos dilettanti.

Le succès de Mlle Bourgeois est allé en grandissant d'acte en acte. Possédant un organe généreux et brillant, particulièrement dans le registre élevé, cette artiste a joué Ortrude, non seulement avec les traditions de l'Académie nationale de musique, mais aussi avec une intelligence scénique toute personnelle. Je le répète; son succès a été très franc.

Une jeune artiste, Mlle Ketten, de Genève, fille du réputé professeur de chant du conservatoire de musique de cette ville, a, elle aussi, dimanche dernier, fait son apparition sur notre première scène dans *Mignon*. Si la Mignon qu'elle nous a présentée était quelque peu jeune, au point de vue artistique, Mlle Ketten a montré de sérieuses qualités d'ensemble, qui font bien augurer pour son avenir. Elle a payé comptant avec une jolie voix, homogène et sympathique. Un accueil plus qu'encourageant lui a été fait.

A ses côtés, MM. Gluck et Lequien ont fait bisser, le premier, la romance du dernier acte, et le deuxième, la Berceuse, qu'il a délicieusement détaillé.

Mardi soir, l'admirable cantatrice qui a nom Deschamps-Jehin, faisait, elle aussi, dans sa superbe création ici, du rôle de Marion de la *Vivandière*, ses adieux au public.

Salle bondée depuis les loges et fauteuils jusqu'au faite, par un public enthousiaste, venu pour prouver à la grande artiste qu'il sait, quoi qu'on en dise, reconnaître le talent de l'artiste digne de ce nom.

Fleurs, rappels, ovations, rien n'a manqué à la fête. Mme Deschamps, très émue par ces marques de vive sympathie ne savait comment prouver son contentement. Je suis sûr que le souvenir de cette soirée sera longtemps vivace dans son cœur d'artiste.

Mlle Duperré, MM. Huguet, Chalmin, Gluck, Larbaudière, et l'original ballet d'Alessandri, avec, en tête, la mignonne Mlle Tornaghi, ont été associés au triomphe de Mme Deschamps-Jehin.

Les dispositions du nouveau cahier des charges, qui promettent à M. Vincentini de nous faire connaître des artistes cotés et même simplement ceux qui aspirent à l'être, sont bien faites pour nous plaire, nous, amateurs du nouveau.

C'est ainsi que mercredi, Mlle de Nuovina, de l'Opéra-Comique, et M. Galand, qui passa par ce théâtre, puis, à la salle Beauveau, à Marseille, où nous l'avons connu, ont fait leur première apparition dans *Faust*.

L'une et l'autre, méritent mieux que quelques lignes banales; c'est la raison seule, qui fait, l'espace qui m'est réservée s'étant mis aussi de la partie, que je

renvoie au prochain numéro le compte rendu de cette représentation.

TITI.

Notre collaborateur Titi se promet de revenir sur la première représentation de Mme Nuovina et de M. Galland.

Constatons dès à présent le grand succès remporté par l'excellente pensionnaire de l'Opéra-Comique, dans le rôle de Marguerite qu'elle a joué en chanteuse et comédienne comme on ne l'a vu de longtemps à Lyon.

Ajoutons qu'elle a été admirablement secondée par la voix large et bien timbrée de notre basse chantante, M. Lequien.

Le double rappel du dernier acte a prouvé à Mme Nuovina qu'elle avait conquis les suffrages de tous les dilettanti lyonnais.

A. D.

L'APPEL AU PEUPLE et la « pelle » au Roy

Le *Moniteur* orléaniste publiait récemment la conversation qu'un de ses amis venait d'avoir, à Londres, avec S. M. in partibus, le duc de Gargamelle, concluant ainsi :

« Mes amis peuvent donc compter sur moi, comme je compte sur eux; ils me trouveront à leur tête et nous serons suivis par tous les hommes de bonne foi que l'expérience du régime républicain en a dégoutés. Aidons-nous et le ciel nous aidera. »

Le ciel, invoqué, vient de l'aider de la façon suivante :

« Une dépêche de Turin confirme le nouvel accident de cheval arrivé à M. le duc d'Orléans. Le cheval qu'il montait, ayant butté et glissé sans qu'il pût le retenir, l'a entraîné dans sa chute. Lorsqu'on relevait le prince il avait l'épaule luxée et une fracture de la cheville au pied droit. »

« Quelle guigne ! » s'est écrié le prince désarçonné, pendant que le docteur Carle (rien des Perrières) mandé aussitôt, opérait la réduction de la luxation de l'épaule et appliquait un appareil provisoire au pied.

Il est de fait que pour un personnage susceptible d'être appelé d'un instant à l'autre — par ses amis — au secours de la France, tyrannie par cette gueuse de République, c'est un vrai guignon.

Au moment même où il parlait si fièrement de se mettre à la tête de ses partisans : patatras ! le voilà les quatre fers en l'air, dans la posture la plus incompatible avec la dignité royale et l'ardeur militante qu'il mettait au service de sa très prochaine restauration (?)

Il paraît que ce Sire malchanceux est dégringolé dans un ravin; si c'est là qu'il prétend conduire ceux qui se rallieront à son panache blanc, ou tricolore — on ne sait pas encore au juste — vous avouerez qu'il y a de quoi refroidir l'enthousiasme le plus bouillant. « Ramasser une pelle » au lieu d'une couronne, c'est dur !

Heureusement, qu'en commentant l'accident, la bonne vieille *Gazette de France* a eu la présence d'esprit de l'expliquer « par ce fait que le prince est un cavalier d'une rare audace, mon-

tant avec autant d'habileté que d'énergie. »

Il y paraît, ventre-saint-gris ! et nous espérons bien que Monseigneur — ne pas confondre avec quelque archevêque pourvu du même titre — va prendre sa bonne plume de Tolède (un souvenir d'Espagne, comme sa précédente chute) pour échanger avec ce vieux Dérouté des familles une de ces épitres dont il partage la spécialité avec son concurrent Victor; ce qui place l'éminent auteur de *Messire Du Guesclin* dans la pénible alternative de l'âne de Buridan entre ses deux picotins d'avoine.

Tout de même, je finis par croire — avec le curé de ma paroisse — que « les desseins de la Providence sont impénétrables » car c'est au moment même où cette parpaillote de République faisait une niche damnable à Léon XIII, en disgrâce avec son ambassadeur Lefebvre de Béhaine — *persona gratissima* au Vatican — c'est à cet instant précis que le Dieu tout puissant manifeste sa colère contre le ministère Bourgeois... en culbutant dans un fossé le prétendant monarchique et sa monture !

Le diable m'emporte ! c'est à s'imaginer que le Très-Haut lui-même s'est fait franc-maçon !..

Pour comble de disgrâce, les deux principaux organes du piètre cavalier royal sont en train de s'arracher les plumes... et les masques :

Le *Soleil* — qui ne lui pas pour tout le monde, tant s'en faut — ayant pris à partie le *Figaro* en l'honneur de la répugnante collaboration de son Jacques St-Cère (par antiphrase, comme les Furies se nommaient les *douces* Euménides chez les anciens) le palmipède de la rue Drouot riposte « du tac au tac » en révélant que le rédacteur anonyme des bulletins sur la politique étrangère du journal de M. Hervé, est un certain M. Gruenberg, un *boche* de la plus belle choucroute.

Le *Soleil* est c... comme la lune, de cette révélation, encore que son collaborateur casqué-pointu ne se soit pas donné pour mission de faire décorer de la Légion-d'honneur Mme Vilma-Parlaghi — maîtresse-peintre de Guillaume II — pour « services exceptionnels » rendus à l'empereur d'Allemagne !... de jour et de nuit.

Mais il n'en subsiste pas moins que les deux feuilles monarchiennes précitées — au lieu de se disputer le prix de patriotisme — feraient bien mieux de s'imprimer en gothique et de se publier dans les « kiosques... de nécessité » où elles trouveraient les seuls lecteurs dignes d'elles : des *prussiens* !

O. HÉLÉGONE

L'Eglantine de Vaise

Cette brillante société qui, quoique de fondation récente, compte parmi les premières de notre ville, offrira à ses nombreux amis sa troisième soirée de famille, samedi 1^{er} février, à son nouveau siège social : Café du Cercle, place de la Pyramide, 22, au 1^{er}.

Cette fête promet d'être un véritable régal artistique grâce aux artistes de talent qui ont promis leur dévoué concours et à la symphonie de la société.

Nous donnerons, dans un de nos prochains numéros, le compte rendu de cette soirée qui promet d'être très belle.

Voici la composition du conseil d'administration de l'« Eglantine » pour l'année 1896 :

MM. Coudert, président; Lebas, vice-président; Petitjean, secrétaire général; Dubost, trésorier; Renvoisé, secrétaire-adjoint; S. Edouard, trésorier-adjoint; Léon Luth, commissaire général; Magagnin, directeur de la symphonie; Rédarès, Vigoureux, L. Edouard, Boyer, commissaires.

ELDORADO

Chaud !.. chaud !..

L'éclatant succès remporté par la nouvelle Revue de MM. Raoul Cinoh et F. Verdellat — que les exigences de notre tirage ne nous ont pas permis de relater dès le lendemain de cette « première » sensationnelle — s'affirme de plus en plus *chaud ! chaud !* à chaque représentation.

Et ce n'est que justice; car jamais les auteurs — gens d'esprit novateur et de goût raffiné — ne tirèrent un meilleur parti de leur heureuse collaboration.

Leur tâche était pourtant lourde, et bien difficile l'entreprise de se surpasser eux-mêmes; leurs œuvres précédentes rendant le public très exigeant et quelque peu sceptique sur la possibilité de l'émerveiller davantage.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il sort ébloui, chaque soir, de cette magique évocation des principaux événements de notre vie locale — et par certains points nationale — qui ont marqué l'année écoulée. C'est un véritable kaléidoscope chatoyant, mouvementé, étincelant, suggestif et prestigieux, déroulé de verve avec un entrain endiablé, un *chic* étourdissant, sous les yeux du spectateur littéralement hypnotisé et ravi... au septième ciel — celui des onze mille demivierges.

Je n'entreprendrai pas de vous narrer l'inénarrable, en vous racontant ce savoureux défilé d'épisodes reliés par la fine plume de notre aimable confrère Raoul Cinoh, avec son brio coutumier et son esprit pétillant comme la mousse du champagne, qui laisse sa rosée délicieuse au fond du verre.

Je tiens pourtant à relever particulièrement, à son actif, l'ingéniosité dont il a fait preuve pour sortir des sentiers battus habituellement par les revuistes et triompher de la monotonie et de la banalité, qui sont les écueils habituels des productions parisiennes — l'intelligent enchaînement de ses scènes animées par d'invraisemblables saillies, crépitant comme un feu d'artifice littéraire et les trouvailles d'un tour si vif, si lestement français — gaulois, par conséquent — de sa muse haut troussée et décollée de si affriolante façon.

Dame ! nous ne sommes pas ici à une séance de l'Armée du Salut !

Je ne me risquerai pas davantage à peindre la magnificence éclairée, l'exquise somptuosité et l'impeccable sentiment artistique déployés par M. Verdellat dans la mise en scène fastueuse et compliquée de ce chef-d'œuvre du genre, dans l'harmonieuse disposition plastique des éléments groupés par lui avec un rare bonheur et un flair des plus subtils; comme dans la savante mise en valeur des splendides costumes dessinés par Ch. Bianchini, de l'Opéra — où, à certains moments, on se croirait presque transporté... par les yeux.

Ajoutons que les oreilles elles-mêmes se déclarent parfaitement satisfaites de la pimpante et gracieuse partitionnette brodée par la sympathique maestro Cayrou, sur le canevas léger où s'est exercée son inspiration fantaisiste et pleine d'alacrité.

Quant aux interprètes, ils ont donné avec un ensemble et une originalité témoignant à la fois de leur talent personnel et de l'excellente direction qui leur est imprimée.

CONSEIL MUNICIPAL

Compte-Rendu Cinématographique

Séance du 28 Janvier 1896

La séance est ouverte à 8 heures 1/2, sous la présidence de M. le maire.

Qui se prépare à la clôturer par un tour d'escamotage de sa façon. Vous allez voir, citoyens et messieurs... que vous n'y verrez que de l'azur — et vous en serez tous bleus.

Lecture est donnée d'une lettre de M. Despeignes, directeur du Mont-de-Piété, dans laquelle celui-ci donne sa démission de conseiller municipal.

La démission est acceptée.

Mais — contrairement à ce que l'on pourrait croire — ce n'est pas là le « clou » de la séance.

Les discussions de nos édiles étaient déjà si embrouillées, qu'on se demande, avec inquiétude, ce que vont devenir leurs délibérations, privées maintenant des *peignes* à démêler ?..

Le Budget de la Police

Un long débat s'engage à propos du budget

de la police s'élevant à 440.000 francs que, comme on le sait, suivant son habitude constante, le conseil municipal refuse de voter, la police de la ville ne lui étant pas attribuée.

Heureusement ! car la plupart de ses membres sont si peu *policiés* !..

M. Bessières engage vivement le conseil à voter ce budget de la police à seule fin de faire approuver plus vite le budget municipal par le gouvernement.

Aussi n'est-ce pas au digne papa Bessières que s'appliquait ma précédente réflexion.

M. Rivière a rappelé l'usage et les traditions du conseil qui, depuis douze ans, a constamment refusé le vote de cette somme; on ne voit pas qu'il y ait lieu de changer rien à cette manière de faire.

Contrairement à ce que croit M. Bessières, ce refus ne retardera pas le moins du monde l'approbation du budget général, le chiffre étant inscrit d'office.

Avouez donc franchement que votre refus « traditionnel » n'est qu'une manifestation aussi platonique que puérile — et c'est précisément pour cela que vous la perpétuez. Les meilleures plaisanteries étant les plus courtes, vous faites durer la vôtre, afin que nous la trouvions de plus en plus mauvaise.

M. le Maire appuie l'argumentation de M. Rivière.

Arcades... en laid.

A la suite d'un vote, le crédit est refusé à une importante majorité.

Ou plutôt à une majorité d'importants.

M. Affre appelle l'attention du conseil sur un fait qui s'est produit récemment :

Un malheureux, gravement malade, se présentait à l'Hôtel-Dieu et se voyait refuser l'entrée. A peine dehors, il s'affaissait sur le trottoir; des passants le conduisaient à l'Asile de nuit de Perrache, où, quelques heures après son entrée il expirait. Il fut transporté seulement le lendemain à la Morgue. M. Affre critique longuement l'administration des hospices.

On courut chercher le commissaire,

Mais, hélas ! il était bien mort !

Grâce à la morgue des Hospices, ce malheureux est « crevé comme un chien » et l'on sait que l'hôpital n'est pas fait pour eux.

M. Gailleton émet l'avis, approuvé par le conseil, que trois membres du conseil fassent partie du conseil d'administration des hospices.

Ah ! mais non, alors; car le remède serait pire que le mal. En admettant que les Hospices prêtent le flanc à la critique,

ils n'ont sûrement pas mérité un pareil châtimement; et point n'est besoin de transformer leur conseil d'administration en *pétardière*, par l'intrusion de trois « bacilles » municipaux.

Le Président de la République à Lyon

M. Rieublanc à propos du voyage de M. le président de la République dans le Midi et de son passage à Lyon demande à M. le maire si M. Félix Faure sera l'hôte de la municipalité ou de M. le préfet du Rhône.

S'il avait à choisir, ses préférences ne balanceraient pas entre l'hospitalité préfectorale et les *guelletons* municipaux.

M. le maire répond que jusqu'à aujourd'hui tous les bruits répandus n'ont aucun fondement.

Il doit bien les gêner pour s'asseoir, ces bruits en l'air !

M. Gailleton ajoute que le président de la République sera l'hôte de la municipalité. Il convient même qu'une délégation du conseil se rende à Paris pour lui présenter officiellement l'invitation.

Pourvu que M. Félix Faure n'aille pas nous juger sur d'aussi piètres échantillons ! Il y a mieux que ça à Lyon, M. le Président !

M. Colliard. — Je demande, moi, le tirage au sort.

Il convient de tirer hors de pair l'élégante *ommère*, Mlle L. de Korr, fort jolie femme — très attractive — et à laquelle il ne manque peut-être que de se pénétrer un peu plus du titre même de l'ouvrage : « Chaud ! chaud ! » Mademoiselle, et nous redoublons de compliments.

Mme G. Bassy — accorte, séduisante et dé-lurée en sa triple incarnation de *Toinon* — co-queluche de l'armée française — de la pseudo-Bicycliste et d'Eugénie Buf... (pardon) Armoue.

Mme Victorin-Augier — impayable dans sa quadrette de caricatures.

M. Victorin — un joyeux *Compère*, alerte et prompt à la riposte, conduisant rondement la Revue qui s'agit autour de lui.

M. Favart — un artiste toujours consciencieux et expressif, donnant à ses multiples transformations un vigoureux relief et une vie intense.

M. Max-Morel — tout à fait « dans la peau de ses bonhommes » et d'une gaieté franchement communicative. M. Luciani — bien « nature » en vieux commerce et en allègre *Latapy*.

Mmes Adam, Marly, Toska, Damon, Dolia — et moult autres charmeresses très en beauté... et bien en formes (sans oublier leurs camarades masculins) secondent brillamment leurs chefs de file. En sorte que chacun peut prendre — à bon droit — sa part des bravos unanimes, des bis ! enthousiastes et des rappels frénétiques que soulève, chaque soir, ce spectacle féerique appelé à se maintenir triomphalement sur l'affiche... jusqu'à ce qu'il fasse chaud ! chaud !

FRANGIN.

LA PHOTOGRAPHIE ANIMÉE

Par le Cinématographe "Lumière"

1, Rue de la République, près du Grand-Théâtre.

Le succès des représentations de photographie animée va toujours croissant.

Le public accourt en foule dans la coquette salle de la rue de la République pour assister à ce spectacle vraiment merveilleux où tous les mouvements de la vie sont donnés, avec une vérité frappante, aux scènes si curieuses que projette le Cinématographe Lumière.

Les séances ont lieu chaque jour de 2 heures à minuit.

Voici la liste des tableaux visibles : Sortie du personnel de l'usine Lumière. — La leçon de voltige — L'arroseur. — Le Photographe. — Le repas de Bébé. — La Baignade en Mer.

SPECTACLES DE LYON

Cirque Rancy

Tous les soirs à 8 h. 1/2 jeudi et dimanches à 3h. Représentations équestres variées. — Au programme : Les Lévardos

barristes excentriques. Les Secchi, gymnastes aériens. Les Krasucki, désopilants musicaux. — L'Asile de la montagne, pantomime avec ballets, termine chaque représentation.

Cirque de Paris

Le programme est des mieux composés. Citons, au hasard : La célèbre Fanny Lhemann, écuyère de haute école montant en cavalier ; la course de taureaux, désopilante parodie par le nain Tourroff et le clown Miniggio ; M^{me} Travert, directrice, présentant en liberté son cheval Mignon ; les chats servants et l'éléphant lilliputien, dressés et présentés par l'Auguste Félix ; grand steeple-chase par la belle et intrépide miss Jessie.

Spectacle terminé par le grand succès du jour : *Cypriano le Bandit*, pantomime exécutée par 70 personnes.

Casino

Chanteuse amusante, danseuse élégante. Mlle Duchamp est une des artistes les plus fêtées de la troupe de M. Guillet. Elle sème à pleine main le rire et la bonne humeur. — Chavat et Girier, nos excellents compatriotes, se font applaudir dans leur répertoire si fin, si spi-

rituel. — Les Armstrong, des clowns d'une incroyable fantaisie. — Le clou de la soirée est comme toujours le gracieux ballet des *Mines d'Or*.

Scala-Bouffes

Quelle gracieuse personne, quelle délicate artiste, quelle chanteuse exquise de finesse et de grâce, que Mlle Aussourd, dont les débuts ont eu lieu à la Scala, au milieu des ovations d'un public enthousiasmé. Il est difficile de pousser plus loin la science du chant et l'art de la diction. Avec cela un répertoire charmant pétillant de verve et agréable à entendre.

Cinématographe

1, rue de la République. — Projections de photographies animées, tous les soirs de 5 h. à minuit, et de 2 h. à minuit dimanches et fêtes. — Entrée : 0fr. 50.

Panorama de Bapaume

Boulevard Pomerol. — Ouverture tous les jours, de 9 heures du matin à la nuit.

L'Imprimeur-Gérant : J^e BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cavenne. — Lyon



MAL de DENTS

Guerison instantanée, infailible, par les Gouttes Bénédictines du R. P. GÉRÔME (March. et Coiffeurs) PICOT, dépositaire, 5, Rue de l'Eglise, 5 LA VILLETTE-LYON Franco, 2 fr. 25

Externat et Cours supérieurs

de Demoiselles

M^{lle} J. OLLIVIER

DIRECTRICE

5, rue de la République, LYON

Piano, Solfège, Langues vivantes, Peinture et Dessin. — Préparation aux Brevets.

SI VOUS VOULEZ RIRE...

Demandez partout l'Almanach du *Petit Babillard*, illustré de nombreuses gravures et contenant les foires et marchés de toute la région. Prix : 0.30 ; p. poste. 0.40. En vente chez *Veuve MELIN*, à Lyon, 7, rue Quatre-Chapeaux et chez tous marchands de journaux.

Plus d'appartements sombres et malsains !

LA LUMIÈRE DU JOUR

répandue partout à profusion par le

RÉFLECTEUR diurne GLACE ALUMINIUM

BREVETÉ S. G. D. G.



On peut au moyen de cet appareil rendre clair comme en plein air tout local qui, vu sa situation, est sombre pendant la journée, tels que : caves, sous-sols, laboratoires, arrière-magasins et en général tout appartement, cuisines, magasins, etc., donnant sur cour ou sur rue étroite.

CLARTÉ NATURELLE & BIENFAISANTE Puissance unique, Durée indéfinie PLUS de 300 Références à Lyon même ESSAIS GRATUITS A DOMICILE

Marc HOFER, Fabricant, 1, RUE PUITS-GAILLOT 1^{er} — LYON

TEINTURE-DÉGRAISSAGE A L'ARC-EN-CIEL

28, rue Palais-Grillet (au coin de la r. Ferrandière)
40, rue Paul-Bert (entre avenue de Saxe et pl. Voltaire)

DEUIL EN 24 HEURES

Teinture noire et Dégraissage tous les jours

DÉTACHAGE INSTANTANÉ A DOMICILE

On teint les Vêtements sans rien découper

ÉLÉGANTS !

Voulez-vous être bien habillés et à bon marché ? Allez

AU TAILLEUR PAUVRE

car il est le seul pouvant vous donner pour

29 fr. 50

un *Superbe Habillemeut complet* (sur mesures) en drap et nuances derniers genres.

C'est 66, Cours de la Liberté, et 17, rue Basse-du-Port-au-Bois.

Deux Médailles d'Or : Bruxelles 1893, Paris 1894

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES OBTENUES

Diplôme d'honneur. Médailles d'or, vermeil, argent, etc., etc.

QUINA BRUNO

DÉPÔT TOUTES BONNES PHARMACIES
Envoi franco le litre 3,50 - par 12 litres 30 fr.
Bruno-Tavernier, ph. 36, quai Fulchiron, Lyon

Suivi d'un conseil de révision, qui les réformerait presque tous, comme impropres à ce service.

M. Gailleton. — Si vous voulez faire une visite officielle, c'est bon : nommez par la voie du tirage au sort ; mais si vous voulez faire un voyage utile pour la ville, qui tranche certaines questions avec le gouvernement, choisissez les conseillers qui iront à Paris.

Impossible de leur dire plus nettement qu'il les prend, en bloc, pour des *tourtes*.

M. Colliard. — Ah ! oui ; il faut pour cette visite des amis de M. le maire. C'est bon ! Nous savons ce que parler veut dire.

Il est de fait, mon vieux Colliard, qu'il se fâche de vous tous avec une rare désinvolture... et c'est pas fini !

M. Gailleton. — Enfin, votons d'abord sur le principe. Voulez-vous que le bureau accompagne le maire ? Vous voterez ensuite sur les noms des conseillers qui l'accompagneront.

Et l'affaire est dans le sac... à malices cousues de fil blanc.

Le Conseil approuve l'envoi du bureau à Paris avec le maire. Alors, quand on doit voter sur les noms des conseillers à adjoindre à cette délégation, les amis de l'administration trouvent que c'est assez de dépenses ; et M. Gailleton n'ira à Paris qu'avec son bureau.

Messeigneurs, vous êtes tous *roulés* ! — une fois de plus, en attendant la suivante.

Ah ! ce qu'il se les paye, vos « poires » ! dommage que ce soit avec notre bonne « galette » qu'il va *bouffer* à Paris. Mais la Providence, toujours juste, Auguste, te lui réserve en rentrant une de ces attaques de goutte — civile et militaire — qui le tennailera comme avec des pincés

..... d'écrevisses,
En cabinet particulier.

Car le rôle de la délégation, dont il vient de se nommer le chef, est tout indiqué : *St-Antoine* mangera les truffes... que ses compagnons lui déterrèrent.

M. Affre. — Nous aurions déparé la collection.

(Hilarité).

Mais pas du tout, M. Affre ; seulement il y a des degrés en tout.

M. Affre dépose alors un dossier tendant à l'achat aux Hospices d'un terrain situé à Venissieux pour l'établissement d'une *verrière ouvrière*.

Est-ce que celle de Carmaux-Albi ferait déjà des petits... avant de naître ?

Le budget supplémentaire de 1895

Le budget des recettes est d'abord présenté par M. Rivière.

M. Bessières, s'élève contre le principe adopté par l'administration, qui consiste à en-fourir, chaque année, des millions dans la Caisse de la Trésorerie générale, quand les travaux publics restent en souffrance. Il y a, à cette époque, près de 17 millions dans cette Caisse qui ne rapportent que 2 %, tandis qu'on pourrait utiliser ces capitaux en les consacrant, chaque année, à des travaux urgents.

Tels que l'augmentation du traitement que s'allouent généreusement nos conseillers, qui ne demandent qu'à le doubler encore, en considération de ce que l'année étant bissextile, ils administreront un jour de plus les intérêts de la ville.

M. Gailleton. — Ce n'est pas de ma faute s'il y a de l'argent en caisse.

Oh ! Seigneur Dieu, non ! et je ne le lui fais pas dire. L'accusé entre enfin dans la voie des aveux ; mais je ne l'engage pas à compter sur l'indulgence du tribunal ; aussi s'empresse-t-il de conclure par cette affreuse blague :

Vous savez bien qu'on ne peut exécuter un travail que lorsque le Conseil a voté la totalité des dépenses qui lui sont affectées.

Mais, pour interrompre la *Causerie* du Docteur Augagneur et de M. Colliard, assis côte à côte, discutant à haute voix, M. Bessières les interpelle vivement.

M. Bessières. — Je voudrais que mes collègues se donnassent la peine d'écouter.

Ce tonnant imparfait du subjonctif « coupe la chique » aux conversations particulières et le budget des recettes est adopté.

Vient ensuite le budget supplémentaire des dépenses.

M. Gailleton promet, à ce sujet, d'apporter à la prochaine séance, le compte complet des dépenses du conseil supérieur de l'Exposition de 1894, en ce qui concerne les subventions de l'Etat et du département.

Vous savez, une promesse de plus, ou de moins, avec lui, ça ne tire pas à conséquence.

M. Colliard. — Ah ! j'en prends acte. Ce sera la première fois que M. le maire tiendra parole.

Ce brave Colliard : il a encore des illusions.

M. Affre. — Ce rapport viendra avec celui de l'Hôtel des Invalides du travail.
(on rigole.)

Et il y a de quoi. Seul, messire Gailleton rit jaune.

Le budget affecté à la construction du four crématoire du cimetière de la Guillotière soulève une discussion macabre entre MM. Colliard, Augagneur et Bessières.

M. Colliard voudrait qu'on appliquât à l'hôtel, au fameux hôtel des Invalides du travail, les 270.000 fr. réservés pour le four crématoire qu'on ne verra jamais.

Ce serait bien toujours les affecter à un four, mais il ne serait pas crématoire, ni même lacrymatoire ; car en entendant

M. Clavel s'écrier : « Le devis est prêt. » Tout le monde éclate de rire.

M. Colliard. — Oh ! Alors ! Si M. Clavel l'affirme... nous pouvons attendre.

(L'hilarité redouble... excepté sur les lèvres pincées de M. Clavel, qui ne se savait pas aussi drôlatique.)

M. Augagneur. — Il faut, pour le four, attendre la fin des souscriptions.

Et malgré l'opposition de M. Affre, qui le tient pour un « objet de luxe » (?) le four est voté.

Il y a même longtemps qu'il devrait être construit et fonctionner... après avoir été essayé sur notre Conseil municipal, *in anima vili*.

Le crédit pour l'hôtel des Invalides est donc renvoyé à la prochaine séance ; et, après l'adoption de quelques rapports sans intérêt, la séance est levée à 10 heures 1/2.

Et nos « Invalides du Travail » vont suivre la consigne de leur *Maire*, qui est de « ronfler » sur leurs deux longues oreilles.

U. MAURICE, T. C.